

CHAPITRE I

La Perse avant l'Iran moderne

L'empire, la mémoire et la fierté nationale

Avant d'être une République islamique, avant d'être un dossier nucléaire, avant d'être une silhouette inquiétante dans les débats occidentaux, l'Iran a été un centre de gravité. Pas un décor. Pas une périphérie. Pas cette masse sombre que l'on pose aujourd'hui sur une carte du Moyen-Orient en murmurant « tensions régionales » comme si l'histoire commençait avec les communiqués diplomatiques.

La Perse ancienne occupe une place particulière dans la mémoire iranienne parce qu'elle rappelle autre chose qu'un pays assiégé, sanctionné, surveillé, enfermé dans la langue de ses ennemis et de ses dirigeants. Elle rappelle un temps où le territoire iranien n'était pas seulement commenté par les puissances extérieures, mais structurant pour le monde autour de lui. L'Empire achéménide, fondé au VI^e siècle avant notre ère autour de Cyrus II, que l'histoire retient sous le nom de Cyrus le Grand, n'est pas un détail décoratif. Il est l'un des premiers grands empires multiethniques de l'histoire, un système immense qui a relié des peuples, des langues, des religions, des économies et des administrations sur un espace considérable.

Cyrus n'est pas seulement une figure historique. Il est devenu une figure symbolique. En Iran, comme dans la diaspora, son nom peut porter une fierté particulière : celle d'un passé préislamique, impérial, prestigieux, parfois mobilisé pour rappeler que l'identité iranienne ne commence pas avec 1979, ni même avec l'islamisation du pays. Ce point est essentiel. Dans les récits extérieurs, l'Iran est souvent écrasé par son présent politique. On parle du Guide suprême, des Gardiens de la révolution, du voile obligatoire, de l'enrichissement d'uranium, des sanctions, des milices alliées. Tout cela compte, évidemment. Mais regarder seulement cela, c'est lire la dernière page d'un livre épais en prétendant avoir compris l'intrigue.

Darius Ier, autre grande figure achéménide, incarne une autre dimension de cette mémoire : celle de l'organisation. L'empire n'a pas seulement conquis. Il a administré. Il a classé, relié, taxé, gouverné, bâti, inscrit sa puissance dans la pierre, les routes, les palais, les reliefs, les archives. Persépolis n'est pas simplement une ruine majestueuse bonne à photographier au coucher du soleil. C'est une déclaration de pouvoir. Une architecture de l'ordre impérial. Un théâtre de pierre où l'empire se représentait à lui-même comme une totalité organisée, capable d'intégrer des peuples différents sous une autorité centrale.

Il faut pourtant se méfier de l'émerveillement automatique. L'Empire perse n'était pas une démocratie antique en robe brodée. Il était un empire. Il dominait, taxait, hiérarchisait, imposait son autorité. La tentation de présenter Cyrus comme un saint laïc de la tolérance universelle est séduisante, surtout quand on veut opposer une Perse lumineuse à une République islamique sombre. Mais l'histoire ne sert à rien si on la transforme en miroir flatteur. Le fameux Cylindre de Cyrus, souvent présenté comme une première déclaration des droits humains, doit être lu avec prudence. C'est un document royal, politique, inscrit dans les codes de légitimation de son époque. Il a une importance historique réelle, notamment dans l'image d'un pouvoir capable de respecter certaines traditions locales après conquête. Mais le transformer en acte fondateur des

droits humains modernes relève de l'anachronisme confortable. L'Antiquité n'avait pas commandé notre vocabulaire juridique sur catalogue.

Ce qui importe ici, ce n'est pas de faire de l'empire achéménide un paradis perdu. C'est de comprendre pourquoi il demeure si puissant dans l'imaginaire iranien. Il offre une profondeur. Il rappelle que l'Iran n'est pas seulement une construction politique contemporaine, mais une civilisation de longue durée, traversée par des ruptures, des recompositions, des conquêtes, des renaissances, des humiliations et des récupérations. Cette profondeur nourrit une fierté nationale qui peut prendre plusieurs formes. Pour certains Iraniens, elle permet de distinguer leur identité culturelle de l'idéologie officielle de la République islamique. Pour d'autres, elle sert à rappeler que l'Iran n'a jamais été un simple terrain de jeu pour puissances étrangères. Pour d'autres encore, elle devient un refuge symbolique : quand le présent étouffe, le passé respire à sa place.

La mémoire de Persépolis, de Cyrus, de Darius et des grands empires perses agit donc comme une réserve de dignité. Elle dit : nous avons été autre chose que ce que les journaux disent de nous. Nous avons existé avant les sanctions, avant les slogans, avant les barbus en uniforme, avant les négociations nucléaires, avant les experts pressés qui découvrent chaque crise iranienne comme une nouveauté. Cette mémoire peut être belle. Elle peut aussi devenir dangereuse si elle sert à effacer d'autres réalités : les peuples dominés par les empires anciens, les minorités actuelles, les fractures sociales modernes, les violences présentes.

Le passé perse est une profondeur, pas une absolution.

La Perse comme civilisation de circulation

L'une des grandes erreurs consiste à imaginer l'Iran comme un pays naturellement fermé. Cette idée arrange beaucoup de monde. Elle arrange ceux qui veulent voir dans la République islamique l'expression d'une essence iranienne hostile au monde. Elle arrange aussi ceux qui préfèrent penser les pays par blocs fixes, comme si les cartes politiques correspondaient à des tempéraments nationaux. L'Iran serait donc fermé, secret, inaccessible, menaçant. Rideau noir sur plateau désertique. Voilà. Emballé, étiqueté, vendu.

Sauf que l'histoire dit presque l'inverse.

La Perse ancienne s'est construite par la circulation. Circulation des armées, bien sûr, car un empire ne se bâtit pas avec des cartes postales et des intentions parfumées. Mais aussi circulation des marchandises, des scribes, des artisans, des langues, des croyances, des techniques, des modèles administratifs, des formes artistiques. L'espace perse a longtemps fonctionné comme un carrefour entre l'Asie centrale, le plateau iranien, la Mésopotamie, l'Anatolie, le Caucase, le golfe Persique et les routes vers l'Inde. Le territoire que nous appelons aujourd'hui Iran n'a jamais été seulement une forteresse. Il a été une zone de passage, d'absorption, de transformation.

L'administration achéménide illustre cette logique. Gouverner un espace aussi vaste supposait de déléguer, de traduire, de relier. Les satrapies, ces grandes provinces administratives, per-

mettaient de maintenir une autorité impériale tout en laissant subsister des structures locales. Ce système n'était pas une fête multiculturelle avant l'heure ; c'était une technique de pouvoir. Mais cette technique reposait précisément sur la capacité à gérer la diversité. Un empire trop rigide casse. Un empire efficace absorbe, ajuste, laisse parfois vivre ce qu'il ne peut pas remplacer sans coût.

Les langues, elles aussi, racontent cette circulation. L'araméen impérial a servi de langue administrative dans une partie importante de l'empire, tandis que le vieux perse apparaissait dans les inscriptions royales. Cette coexistence dit quelque chose d'important : la Perse n'était pas un bloc linguistique refermé sur lui-même. Elle utilisait les outils disponibles pour gouverner. Elle empruntait, adaptait, imposait parfois, mais ne vivait pas dans l'illusion d'une pureté culturelle immobile. Les empires sont rarement purs. Ils prétendent parfois l'être après coup, quand les nationalistes arrivent avec leur balai idéologique pour nettoyer le désordre magnifique de l'histoire.

Les routes ont également joué un rôle central. La célèbre Route royale, associée notamment à Darius Ier, reliait Sardes, en Anatolie, à Suse, l'une des grandes capitales impériales. Cette infrastructure n'était pas seulement un ruban de prestige. Elle permettait la circulation rapide des messages, des ordres, des informations, des ressources. Elle donnait à l'empire une colonne vertébrale. Là encore, la puissance perse ne se réduit pas à la conquête. Elle se voit dans la logistique, dans la capacité à faire tenir ensemble des distances, des peuples et des intérêts divergents.

L'art achéménide porte cette même marque. À Persépolis, les reliefs montrent des délégations venues de différentes régions de l'empire, portant des présents, vêtues selon leurs codes, identifiables par leurs silhouettes, leurs habits, leurs offrandes. Il y a là une mise en scène de l'ordre impérial, évidemment. Les peuples ne sont pas représentés comme des égaux venus discuter autour d'un thé. Ils sont intégrés dans une hiérarchie. Mais cette représentation montre aussi que l'empire se pensait comme une totalité composée. La diversité n'était pas effacée ; elle était ordonnée.

Cette logique de circulation ne s'arrête pas aux Achéménides. L'histoire iranienne continuera d'être marquée par des passages, des conquêtes, des influences, des synthèses : monde hellénistique après Alexandre, empires parthes et sassanides, islamisation, apports arabes, turcs, mongols, échanges avec l'Inde, l'Asie centrale, le Caucase, le monde ottoman, l'Europe. L'Iran n'a jamais été une île. Il a été traversé, blessé, enrichi, transformé. Une civilisation ne dure pas en restant intacte. Elle dure en survivant à ses propres métamorphoses.

C'est là que l'idée de « Perse éternelle » devient suspecte. Oui, il existe une continuité culturelle iranienne remarquable. Oui, la langue, la poésie, certains rituels, certaines mémoires et certains paysages symboliques ont créé une profondeur rare. Mais cette continuité n'est pas celle d'un objet conservé sous verre. C'est une continuité travaillée par les ruptures. L'identité iranienne ne tient pas parce qu'elle serait restée pure. Elle tient parce qu'elle a absorbé, perdu, recomposé, réinterprété. C'est moins romantique qu'un mythe national. C'est plus solide.

Comprendre la Perse comme civilisation de circulation permet aussi de corriger une autre erreur contemporaine : croire que l'ouverture serait une importation occidentale récente, et que la fermeture serait l'état naturel du pays. L'Iran a une histoire longue de contacts, d'échanges intellectuels, commerciaux, religieux et artistiques. Ce n'est pas un pays que le monde aurait brusquement découvert au XXe siècle avec un air inquiet. C'est un espace qui a contribué à structurer des mondes. Sa fermeture actuelle, partielle, politique, sécuritaire, diplomatique, ne doit pas être confondue avec son histoire profonde.

La République islamique peut contrôler les frontières, filtrer Internet, surveiller les récits, encadrer les corps. Elle peut imposer une vision idéologique de l'identité nationale. Mais elle ne peut pas effacer entièrement cette mémoire d'ouverture et de circulation. Même lorsqu'un État verrouille, les cultures gardent des souterrains. Elles passent par la langue, la cuisine, les familles, les diasporas, les livres, les films, les chansons, les souvenirs, les ruines, les fêtes. Elles survivent dans ce que le pouvoir ne parvient jamais tout à fait à administrer.

L'Iran n'a donc jamais été seulement fermé. Il a été un carrefour. Et c'est peut-être précisément ce qui rend son enfermement contemporain si violent : il contredit une part profonde de son histoire.

Le piège de la nostalgie impériale

La mémoire impériale peut libérer. Elle peut rappeler à un peuple qu'il ne se réduit pas au régime qui le gouverne. Elle peut rendre de la dignité à ceux que l'actualité internationale transforme sans cesse en suspects, en victimes ou en chiffres. Elle peut offrir une profondeur à une jeunesse qui grandit dans un pays saturé d'interdictions, de difficultés économiques et de récits officiels pesants. Elle peut dire : avant ce présent étouffant, il y eut autre chose. Après lui, il pourra aussi y avoir autre chose.

Mais la nostalgie impériale est une bête à deux têtes. L'une console. L'autre dévore.

Le premier piège consiste à idéaliser l'Antiquité pour échapper au présent. C'est compréhensible. Quand l'actualité est lourde, le passé devient une pièce bien éclairée où l'on respire mieux. Cyrus, Darius, Persépolis, les bas-reliefs, les jardins, les symboles zoroastriens, la grandeur préislamique : tout cela peut fonctionner comme une contre-image face à la République islamique. Là où le régime actuel impose une identité religieuse officielle, certains vont chercher dans la Perse ancienne une identité culturelle plus vaste, plus ancienne, plus fière, moins soumise au vocabulaire du pouvoir.

Ce mouvement est important. Il montre que l'identité iranienne ne se laisse pas entièrement confisquer. Il rappelle que beaucoup d'Iraniens ne se reconnaissent pas dans l'image que leur État projette. Il permet de rouvrir une profondeur que le discours politique contemporain tente parfois de cadrer, de récupérer ou de réduire. Mais ce mouvement peut aussi produire une illusion : celle d'une Perse pure, lumineuse, presque innocente, qui aurait été interrompue par des couches

étrangères, religieuses ou politiques venues la dénaturer. Là, l'histoire commence à sentir le renfermé.

Aucune civilisation longue n'est pure. La pureté historique est une invention tardive, généralement produite par des gens qui ont besoin d'un passé propre pour justifier un projet présent. L'Iran n'a pas été « abîmé » simplement parce qu'il a été transformé. Il s'est construit dans la transformation. L'islamisation, les dynasties successives, les invasions, les échanges, les langues, les influences artistiques, religieuses et politiques ont participé à fabriquer ce que l'Iran est devenu. On peut critiquer la République islamique sans fantasmer une essence iranienne préservée quelque part sous les décombres, attendant qu'on vienne la dépoussiérer comme une statue de musée.

Le deuxième piège est nationaliste. La grandeur impériale peut facilement devenir un outil de hiérarchisation. On commence par célébrer une civilisation ancienne, puis l'on glisse vers l'idée que cette ancienneté donnerait une supériorité morale, culturelle ou politique. C'est une vieille mécanique. Tous les pays qui ont des ruines prestigieuses peuvent tomber dedans. Les pierres anciennes ont cette vertu étrange : elles rendent certains vivants prétentieux. Comme si le fait d'habiter près d'un ancien empire garantissait une lucidité particulière. L'histoire humaine démontre pourtant assez bien que l'on peut avoir des monuments splendides et des idées désastreuses. Parfois même dans la même capitale.

Dans le cas iranien, cette tentation peut prendre plusieurs formes. Elle peut apparaître dans certaines nostalgies monarchistes qui opposent un Iran pré-révolutionnaire idéalisé à la République islamique, en oubliant volontiers la répression, les inégalités et l'autoritarisme de l'époque du shah. Elle peut apparaître dans une exaltation préislamique qui regarde l'islam comme une parenthèse étrangère ou une contamination, ce qui efface des siècles de culture iranienne islamique, persane, chiite, mystique, littéraire et politique. Elle peut apparaître dans une fierté diasporique parfois sincère, parfois simplificatrice, où la Perse devient une marque identitaire élégante, consommable, séparée des réalités sociales du pays réel.

Le troisième piège est touristique. La Perse antique se vend très bien. Persépolis, les ruines, les colonnes, les tombeaux, les paysages de pierre : tout cela offre une image noble, presque intemporelle. Le problème n'est pas de les admirer. Il serait absurde de rester insensible devant l'une des grandes mémoires architecturales du monde au nom d'une austérité critique mal peignée. Le problème commence quand l'admiration devient un écran. Quand la beauté patrimoniale permet d'éviter les questions contemporaines. Quand on photographie les ruines avec émotion, puis traverse le présent comme un léger désagrément administratif. L'Iran ancien mérite d'être regardé, mais il ne doit pas servir de refuge commode pour esquiver l'Iran vivant, celui des contrôles, des peurs, des colères, des contradictions sociales et des vies ordinaires prises dans la politique.

C'est une maladie fréquente du regard extérieur : aimer les pays anciens parce que leurs morts sont silencieux. Les ruines ne contredisent pas. Les bas-reliefs ne demandent pas de visa de sortie.

Les colonnes ne parlent pas de prison, d'inflation, de surveillance, de peur ou d'exil. Elles offrent une profondeur sans conflit immédiat. C'est reposant. C'est aussi très commode.

Il faut donc tenir une ligne nette. La mémoire perse est essentielle pour comprendre l'Iran. Elle nourrit une fierté nationale réelle. Elle permet de ne pas réduire le pays à la République islamique. Elle inscrit l'Iran dans une histoire longue de pouvoir, d'administration, de circulation, de culture et de prestige. Mais elle ne doit jamais servir à effacer le présent. L'Antiquité ne rachète pas la répression contemporaine. Persépolis ne répond pas à la censure. Cyrus ne libère pas les prisonniers politiques. Darius n'explique pas les lois sur le corps des femmes. Les empires anciens n'ont pas à devenir les avocats posthumes des États modernes.

Ce chapitre n'ouvre donc pas le livre par la Perse ancienne pour fabriquer un âge d'or. Il l'ouvre pour rétablir une profondeur. L'Iran n'est pas né dans une crise diplomatique. Il n'est pas né avec un mollah, un missile, une sanction ou une caméra de surveillance. Il vient d'une histoire beaucoup plus longue, plus dense, plus mobile et plus contradictoire. Mais cette profondeur doit être maniée avec une précision chirurgicale. Sinon, elle devient une drogue douce : agréable, identitaire, rassurante, et parfaitement capable d'endormir la pensée.

La Perse avant l'Iran moderne n'est ni un paradis perdu, ni un argument publicitaire, ni une preuve de supériorité. C'est un socle. Un socle fissuré, réinterprété, disputé, mais puissant. Il explique pourquoi tant d'Iraniens portent une fierté qui survit aux humiliations contemporaines. Il explique aussi pourquoi le regard extérieur est souvent si pauvre : il voit la République islamique comme si elle flottait dans le vide, sans passé, sans mémoire, sans couches profondes. C'est confortable pour les analyses rapides. Mais l'Iran n'est pas rapide. Il ne l'a jamais été.

Ce qui est réel

L'épaisseur historique de l'Iran est exceptionnelle. Le territoire iranien a porté des empires, des langues, des religions, des arts, des systèmes administratifs et des formes de pouvoir qui ont marqué bien au-delà de ses frontières actuelles. L'héritage achéménide, notamment autour de Cyrus, Darius et Persépolis, reste un élément important de la mémoire nationale et de la fierté culturelle iranienne.

Ce qui est fantasmé

L'idée d'une Perse pure, continue, intacte, préservée sous les couches de l'histoire, est un fantasme. L'Iran n'a jamais été un bloc immobile. Son identité s'est construite par les ruptures, les conquêtes, les échanges, les recompositions et les contradictions. Chercher une essence iranienne parfaitement pure revient à transformer l'histoire en vitrine nettoyée au désinfectant nationaliste.

Ce qui est risqué

Utiliser l'Antiquité pour effacer les tensions modernes est une impasse. La grandeur impériale ne doit pas servir à minimiser la répression actuelle, les discriminations, les inégalités ou les fractures politiques. Le passé donne de la profondeur ; il ne donne pas d'immunité morale.

Ce qu'il faut vérifier localement

Les sites historiques, les conditions d'accès, les horaires, les restrictions de photographie, les zones soumises à autorisation, l'état de restauration des monuments, les règles de visite et les éventuelles restrictions politiques ou sécuritaires rappellent que le patrimoine iranien n'existe pas hors du présent. Persépolis, Ispahan, Yazd, Shiraz, les bazars, les mosquées, les palais, les jardins, les caravansérails ou les sites archéologiques ne sont pas seulement des merveilles posées dans le temps long. Ce sont aussi des lieux administrés, surveillés, entretenus, parfois limités, parfois instrumentalisés. Une porte peut être ouverte un mois et fermée le suivant. Une photo tolérée ici peut poser problème ailleurs. Un monument restauré peut raconter autant la grandeur d'un passé que la manière dont le pouvoir choisit de le présenter. En Iran, même les pierres anciennes ne sont jamais totalement neutres : elles portent l'histoire, mais elles traversent aussi les tensions du présent.